Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

53 | 2016

Mobilités, savoir-faire et innovations

Du déclin à la transformation Réflexions sur un nouveau paradigme en histoire ottomane

*From Decline to Transformation. Reflections on a New Paradigm in Ottoman
History*

*Vom Niedergang zur Transformation. Überlegungen zum neuen Paradigma in
der Geschichte des Osmanischen Reiches*

Olivier Bouquet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5108>

DOI : 10.4000/rh19.5108

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 117-136

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Olivier Bouquet, « Du déclin à la transformation

Réflexions sur un nouveau paradigme en histoire ottomane », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne],

53 | 2016, mis en ligne le 01 février 2018, consulté le 04 janvier 2020. URL : [http://](http://journals.openedition.org/rh19/5108)

journals.openedition.org/rh19/5108 ; DOI : 10.4000/rh19.5108

Tous droits réservés

OLIVIER BOUQUET

Du déclin à la transformation
Réflexions sur un nouveau paradigme en histoire
*ottomane*¹

« Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau »

Anaxore de CLAZOMÈNES

« Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme »

Antoine Laurent LAVOISIER

Seule la seconde formule est restée célèbre. Reprise concise et percutante de la première par le père de la loi sur la conservation de la matière, elle fut longtemps apprise par cœur par tous les collégiens de France et de Navarre initiés à une science autrement plus complexe que le principe censé la fonder, à savoir la thermodynamique. Pourquoi l'appliquer à un empire qui – si l'on en croit une littérature qualifiée d'orientaliste – aurait détruit plus que créé, consommé plus que produit, imité plus qu'inventé ? Parce qu'elle offre une clé d'entrée à un problème *a priori* simple mais dominant en histoire ottomane : la substitution d'un paradigme (le déclin) par un autre (la transformation) opérée dans le dernier quart du XX^e siècle et étayée depuis par des études parues en nombre croissant, outre-Atlantique principalement.

Depuis une dizaine d'années, la *transformation* est devenue un mot d'ordre aussi peu discuté que celui qu'il a remplacé fut condamné. C'est un concept auquel des historiens consacrent livres et articles sans prendre le soin de le définir autrement qu'en des termes généraux. Processus global, devenir d'ensemble, la transformation est ce qui arrive à l'Empire après sa « construction » ou sa « formation », entre les derniers pré-modernes et les premiers modernes². Tantôt le terme est pris au sens de changement, deve-

1. Je remercie vivement Marc Aymes pour sa relecture attentive du présent texte et ses précieuses suggestions, ainsi que G. Carré, F. Langue et B. Fliche pour leurs réflexions comparatives et leur aide bibliographique.

2. Halil İnalçık and Donald Quataert, 'General Introduction', in Halil İnalçık and Donald Quataert (eds), *An Economic and Social History of the Ottoman Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. XXXVII-XLIII, p. XXXVII; Olivier Bouquet, compte rendu de Virginia

nir ou mutation, aussi bien comme énoncé, élément discursif, que comme cadre analytique, concept d'historien. Tantôt il fait l'objet d'une estimation, d'une évaluation, renvoie à une évolution graduelle ou radicale, approfondie ou incomplète. Tout dépend des cadres chronologiques où il est situé, des formes qu'il prend et des tournants qu'il imprime³. C'est l'objet d'un débat encore ouvert à ce jour. Il fait écho à des réflexions engagées par des spécialistes d'autres aires géographiques⁴.

Dans le cas ottoman comme dans d'autres, la notion de *transformation* concerne plus particulièrement l'époque moderne. Mais comme le paradigme du déclin a longtemps influencé les approches proposées par les historiens traitant des siècles suivants, la substitution dont il fut récemment l'objet a produit des effets qui concernent également le XIX^e siècle. L'étude de ces effets aide, me semble-t-il, à interroger cette période et formuler de nouvelles questions. Que faut-il entendre par transformation ? Faut-il comprendre que l'ensemble des niveaux de productions et de richesses ne sont pas tous à la baisse et que d'autres évolutions sont perceptibles dès lors que des historiens ont les moyens de les mesurer ? La discipline ottomane aurait-elle modifié l'un de ses principaux paradigmes pour des motifs qui lui sont propres ou à la faveur d'évolutions à l'œuvre dans d'autres domaines de l'histoire ? Faut-il se féliciter d'un tel changement, imaginer,

A. Aksan, Daniel Goffman (eds), *The Early Modern Ottomans. Remapping the Empire*, New-York, Cambridge University Press, 2007, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 57, n° 1, janvier-mars 2010, p. 221-224.

3. Jane Hathaway, 'Problems of Periodization in Ottoman History : The Fifteenth through the Eighteenth Centuries', *Turkish Studies Association Bulletin*, volume 20, n° 2, 1996, p. 25-31 ; Karl Barbir, 'The Changing Face of the Ottoman Empire in the Eighteenth Century : Past and Future Scholarship', *Oriente Moderno, Nuova serie*, 1999, p. 253-267 ; Linda Darling, 'Another Look at Periodization in Ottoman History', *Turkish Studies Association Journal*, volume 26, 2002, p. 19-28 ; Jane Hathaway, 'Rewriting Eighteenth-Century Ottoman History', *Mediterranean Historical Review*, volume 19, n° 1, 2004, p. 29-53 ; Dror Ze'evi, 'Back to Napoleon : Thoughts on the Beginning of the Modern Era in the Middle East', *Mediterranean Historical Review*, volume 119, n° 1, 2004, p. 73-94.

4. Dans le cas du Japon, le déclinisme est un mode commun de compréhension de l'histoire : la majorité des penseurs confucéens décrivent leur époque comme marquée par la dégénérescence des mœurs et des institutions, conséquence de l'oubli des vertus des fondateurs de la dynastie ; d'où un discours de réforme qui prend rituellement l'apparence d'une volonté réactionnaire de retour vers le passé. Il n'est pas jusqu'à l'ère Meiji qui, loin d'être présentée comme une révolution, ne soit envisagée comme une période de « restauration » (Conrad Totman, *A History of Japan*, Wiley-Blackwell, 2000 ; Francine Hérail [dir.], *L'Histoire du Japon. Des origines à nos jours*, Paris, Hermann, 2010 ; Pierre-François Souyri, *Nouvelle histoire du Japon*, Paris, Perrin, 2010). Dans le cas de la Chine, les lectures des chutes dynastiques, en particulier celle des Ming et surtout des Qing, vues comme conséquences d'un déclin ont suscité des débats en histoire économique. Le constat de l'effondrement aux XIX^e et XX^e siècles étant patent, les controverses portent sur une possible involution de l'économie chinoise à partir de la fin du XVIII^e siècle : si, pour des spécialistes, l'économie et la société chinoises seraient entrées dans une phase d'irréversible appauvrissement due à leurs structures mêmes, pour d'autres les Chinois auraient été victimes d'un système économique occidental plus performant (Ray Huang, *Taxation and Finance in Sixteenth Century Ming China*, Cambridge, Cambridge University Press, 1974 ; Kenneth Pomeranz, *The Great Divergence: China, Europe, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton, Princeton University Press, 2000 ; R. Bin Wong, *China Transformed: Historical Change and the Limits of European Experience*, Ithaca and London: Cornell University Press, 1997 ; Richard von Glahn, *The Economic History of China, from Antiquity to the Nineteenth Century*, Cambridge University Press, 2016).

entre déclin et transformation, la possibilité d'une troisième voie, ou, plus prudemment, passer son chemin ?

CRITIQUES DU DÉCLIN À L'ÉPOQUE MODERNE

Il fallait en finir avec le déclin, le déclin général qui, au lendemain de l'âge d'or du règne de Soliman le Magnifique (1520-1566), avait plongé les Ottomans dans une décadence prolongée et suscité la nostalgie de chroniqueurs lucides, le désespoir d'hommes d'État en mal de réformes et la critique d'observateurs européens. Fernand Braudel, alors bien connu des spécialistes du domaine, l'avait déclaré en 1980, dans l'un de ses écrits consacrés à l'Empire ottoman et adressés à une école historique dominante en Turquie : « La politique n'est pas sans rapport avec l'économie, et réciproquement, mais la « décadence » de la puissance ottomane, quand décadence il y a, n'entraîne pas aussitôt celle de son économie »⁵.

Le déclin est mort...

Enchâssé entre l'âge classique (XIV^e-XVI^e siècle) et l'ère de la modernisation (XIX^e-XX^e siècle), le déclin caractérisait un processus inexorable, à peine entravé par les premiers essais de l'ère des Tulipes (1718-1730) et les réformes du règne de Selim III (1789-1807). Les spécialistes s'accommodaient tant bien que mal de cette notion jusqu'au milieu des années 1970, lorsque les théories de la modernisation montrèrent des signes d'essoufflement. Au cours des années suivantes, l'histoire économique et sociale produisit des résultats contraires au *topos* d'un déclin généralisé de l'Empire.

Le déclin entama alors son déclin, pour l'achever vingt ans plus tard⁶. Aujourd'hui, ce terme n'est utilisé que pour désigner tel recul de production ou signaler telle baisse démographique. Il ne renvoie plus à une période en général, et encore moins à la chute annoncée de « l'homme malade de l'Europe », comme on l'appelait au XIX^e siècle. En l'absence d'un modèle alternatif⁷, de multiples axes critiques et contre-propositions ont été formulés. Parmi ces derniers, retenons ceux qui nous mèneront au plus près des questions de transformations :

1/ Refus de la projection de catégories (« avancement », « progrès », « retard », « échec », ...) conçues par les idéologues des États-nations des XIX^e et XX^e siècles contre le despotisme impérial⁸.

5. Fernand Braudel, « L'Empire turc est-il une économie monde ? », *Mémorial Ömer Lutfi Barkan*, Paris, Maisonneuve, 1980, p. 39-50, p. 41.

6. Mustafa Armağan (ed.), *Osmanlı Tarihini Yeniden Yazmak. Gerileme Paradigmasının Sonu*, Istanbul, Timaş, 2011.

7. L. Darling, 'Another...', *loc. cit.*, p. 19 ; Karen Barkey, *Empire of Difference : The Ottomans in Comparative Perspective*, New-York, Cambridge University Press, 2008.

8. Kemal H. Karpat, 'The Transformation of the Ottoman State, 1789-1908', *IJMES*, volume 3, 1972, p. 243-281, p. 243.

2/ Critique d'un transfert récurrent des catégories des acteurs (tel voyageur évoque le déclin du corps des janissaires) vers les cadres analytiques que se donnent les chercheurs (tel historien s'en inspire pour faire des janissaires le symptôme privilégié d'un déclin généralisé)⁹. Une histoire intellectuelle a souligné qu'il convenait de procéder à la critique des notions employées dans les chroniques, avant de lire à travers elles des réalités effectives.

3/ Constat d'un possible décalage entre des dysfonctionnements politiques (dans le cas ottoman par exemple, la corruption, endémique, voire structurelle) et des phénomènes démographiques, économiques ou sociaux (la population ottomane double en pleine période de déclin, entre le XVI^e et le XVII^e siècle).

4/ Mise en avant des caractères relatifs et non absolus du déclin. Des historiens de l'économie ottomane ont mis au jour la succession des cycles de déclin et des phases de stabilisation. Certains secteurs d'activités sont en repli, quand d'autres lieux de production sont en expansion. Un exemple : les salaires réels sont certes plus bas en 1750 qu'en 1500, mais des diminutions plus marquées eurent lieu ailleurs, en Europe occidentale notamment, et Istanbul présente des niveaux comparables à plusieurs grandes villes européennes¹⁰. C'est surtout dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que la différence du revenu moyen par tête se creuse avec la plupart des pays européens¹¹. De même, le pouvoir d'achat, la stabilité de l'indice des prix ou le degré d'innovation militaire, rapportés à des standards européens, atteignent au cours de plusieurs décennies du XIX^e siècle (pourtant associées à la modernisation de l'État) des niveaux inférieurs à ceux observés aux XVII^e-XVIII^e siècles¹².

5/ Contestation d'une opposition tranchée entre « déclin » (ramené à l'Islam, comme civilisation, et la tradition) et « progrès » (associé à l'Occident et la modernité). Cette discussion a dépassé le cercle étroit des historiens ottomanistes pour alimenter un débat plus large. Dans le champ académique outre-Atlantique des années 1980, un nombre accru de spécialistes se détachèrent du modèle de la « Turquie moderne » de B. Lewis (celui d'un développement irréversible par l'occidentalisation) pour rallier la critique de l'orientalisme d'E. Saïd¹³. Quand le premier publia son *What Went Wrong?*

9. Rhoads Murphey, 'Review Article. Mustafa Ali and the Politics of Cultural Despair', *IJMES*, 1989, volume 21, p. 243-255, p. 245-246.

10. Şevket Pamuk and Süleyman Özmucur, 'Real Wages and the Standards of Living in the Ottoman Empire, 1469-1914', *Journal of Economic History*, volume 62, n° 2, 2002, p. 293-321.

11. K. Kivanc Karaman and Şevket Pamuk, 'Ottoman State Finances in European Perspective, 1500-1914', *Journal of Economic History*, volume 70, n° 3, 2010, p. 593-629, p. 594.

12. Şevket Pamuk, 'Prices in the Ottoman Empire, 1469-1914', *IJMES*, volume 36, 2004, p. 451-468.

13. Bernard Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, Oxford, Oxford University Press, 1968; Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Pantheon, 1978; Erik J. Zürcher, 'The Rise and Fall of "Modern" Turkey: Bernard Lewis's Emergence Fifty Years On', in Erik J. Zürcher, *The Young Turk Legacy and Nation Building: From the Ottoman Empire to Atatürk's Turkey*, London, I. B. Tauris, 2010, p. 41-54.

en 2002, un historien de l'Université de Michigan, J. Cole, critiqua vivement l'approche retenue : « Lewis crée une dichotomie problématique Ouest/Islam virtuellement partout »¹⁴. L'année 2002 marque un autre changement important : l'arrivée au pouvoir du parti islamiste (AKP¹⁵) en Turquie. Engagés dans une réflexion sur le devenir parallèle du changement politique kémaliste et de l'historiographie officielle depuis les années 1930, des historiens contemporanéistes furent incités à tenir compte de ce changement pour distordre davantage encore le *telos* de la modernisation¹⁶. Le titre d'un livre en dit long sur le réagencement des contraires, introduisant un terme (*Islam*) rarement associé à ceux qu'il précédait jusqu'alors : *Turkey, Islam, Nationalism and Modernity. A History, 1789-2007*. L'islam avait été invité aux noces de la Turquie et de la modernité, sans que la seconde fût pour autant modifiée par rapport à ce qu'elle avait été sous le kémalisme¹⁷. Une attention nouvelle était prêtée à des hypothèses formulées dans les précédentes décennies, qui avaient été peu entendues : que des oulémas avaient soutenu certaines des réformes du XIX^e siècle, que plusieurs d'entre eux s'étaient placés au service de l'administration civile et que des sultans réputés réactionnaires (Abdülhamid II par exemple) étaient en fait des réformateurs engagés¹⁸.

Sensibles aux évolutions du champ politique en Turquie et dans les Balkans, les théories critiques du déclin proposées au tournant du XX^e siècle se rattachèrent en revanche beaucoup moins à la contestation (alors ancienne, il est vrai) de théories évolutionnistes et développementalistes. Fait plus marquant encore, elles n'engagèrent aucune réflexion approfondie et coordonnée avec des spécialistes (arabisants ou iranisans) des sociétés moyen-orientales contemporaines¹⁹. Il faut dire que ces théories ne franchissaient pas les limites du XIX^e siècle (chasse gardée des historiens de la modernisation) et que leur contestation partait de la lecture des sources plus que d'une réflexion comparative en sciences humaines et sociales²⁰. Nul ne semblait par exemple s'inspirer des propositions formulées par des anthropologues (y compris

14. 'Review of Bernard Lewis, *What Went Wrong : Western Impact and Middle Eastern Response*, New York, Oxford University Press, 2002', *Global Dialogue*, 27, January 2003 (ma traduction de l'anglais, MTA).

15. *Adalet ve Kalkınma Partisi*, Parti de la Justice et du Développement.

16. Reşat Kasaba, 'Kemalist Certainties and Modern Ambiguities', in Sibel Bozdoğan & Reşat Kasaba (eds), *Rethinking Modernity and National Identity in Turkey*, Seattle, University of Washington Press, 1997, p. 15-36.

17. Carter V. Findley, *Turkey, Islam, Nationalism, and Modernity. A History, 1789-2007*, New Haven, Yale University Press, 2010.

18. Uriel Heyd, 'The Ottoman "Ulema" and Westernization in the Time of Selim III and Mahmud II', *Scripta Hierosolymitana. IX : Studies in Islamic History and Civilization*, 1961, p. 63-96; Richard L. Chambers, 'Ahmed Cevdet Paşa : The Formative Years of an Ottoman Transitional', Unpub. Ph. D. Diss., Princeton University, 1968; Engin D. Akarlı, 'The Problems of external Pressures, Power Struggles, and Budgetary Deficits in Ottoman Politics under Abdülhamid II (1876-1909) : Origins and Solutions', Unpub. Ph. D. Diss., Princeton University, 1976.

19. Timothy Mitchell (ed.), *Questions of Modernity*, University of Minnesota Press, 2000; Timothy Mitchell, *Rule of Experts : Egypt, Techno-Politics, Modernity*, Berkeley, University of California Press, 2002.

20. Sami Zubaida, *Islam, The People and the State : Political Ideas and Movements in the Middle*

turcologues) contre les soubassements idéologiques d'un progrès universel conduit par l'Occident²¹. De même, la critique du déclin laissa de côté des réflexions qui avaient été largement formulées dans d'autres domaines (en Amérique latine par exemple), associés à des pays travaillés par des contestations comparables²².

... *Vive la transformation*

La recherche d'un modèle alternatif, davantage tourné vers l'étude des transformations, débuta au tournant des années 1970. La relecture de l'institution du *timar*, question alors centrale de l'histoire moderne ottomane et illustration exemplaire de la thèse du déclin, en fut l'une des premières occasions²³. Le *timar* était une allocation non transmissible versée en échange d'un service de nature publique ; l'exploitation de la terre était ainsi confiée à des *sipahis* qui en prélevaient directement l'impôt. En échange, ils utilisaient les ressources locales pour s'équiper et lever des hommes pour la guerre. À partir de 1980, plusieurs historiens ont montré combien l'évolution de cette institution correspondait davantage à une longue transformation qu'à un déclin, qui s'étira jusqu'au XIX^e siècle, voire au-delà²⁴. Ce type d'analyses fut par la suite étendu à d'autres institutions, comme l'armée et la fiscalité, qu'on ne présentait plus sous l'angle du déclin et de l'effondrement annoncé, mais de la transformation permanente. Si « déclin » de l'armée il y eut (au sens d'une érosion accélérée puis d'un décrochage des capacités de production), celui-ci ne démarra pas avant le milieu du XIX^e siècle²⁵. De même, l'impôt n'était pas à voir comme un domaine dominé par la prévarication et le clientélisme. C'était un outil que l'administration centrale employait à son service, transformant ainsi des taxes extraordinaires en impôts réguliers, afin de venir au renfort du prélèvement de la *cizye*²⁶, des ressources de l'affermage et de redevances forfaitaires fixes (*maktu*)²⁷.

East, London, I.B. Tauris, 1993 ; Hisham Sharabi, *Neopatriarchy*, Oxford, Oxford University Press, 1992.

21. Ildikó Bellér-Hann, Chris Hann, *Turkish Region : State, Market & Social Identities on the East Black Sea Coast*, Oxford, School of American Research Press, 2001 ; Deniz Kandiyoti, 'Introduction : Reading the Fragments', in Deniz Kandiyoti and Ayşe Saktanber (eds), *Fragments of Culture: The Everyday of Modern Turkey*, London, I. B. Tauris, 2002, p. 1-21.

22. Pour un bilan de l'impact du paradigme révolutionnaire sur l'historiographie de l'Amérique latine, voir notamment Pedro Pérez Herrero (ed.), *La « izquierda » en América Latina*, Madrid, Ed. Pablo Iglesias, 2006 ; Verónica Oikion Solano, Eduardo Rey Tristan (ed.), *El estudio de las luchas revolucionarias en América Latina (1959-1996). Estado de la cuestión*, Zamora-Santiago de Compostela, El Colegio de Michoacán/Universidad de Santiago de Compostela, 2014.

23. Douglas Howard, 'The Ottoman Timar System and its Transformation, 1563-1656', Unpub. Ph. D. Diss, Indiana University, 1987.

24. Nathalie Clay, « Note sur la survivance du système des timâr dans la région de Shkodër au début du XX^e siècle », *Turcica*, volume 29, 1997, p. 423-431.

25. Jonathan Grant, 'Rethinking the Ottoman 'Decline': Military Technology Diffusion in the Ottoman Empire, 15th to 18th Centuries', *Journal of World History*, volume 10, n° 1, 1999, p. 179-201.

26. Taxe de capitation levée sur les non-musulmans au titre de la protection du sultan.

27. Linda Darling, *Revenue-Raising & Legitimacy. Tax Collection & Finance Administration in the Ottoman Empire, 1560-1660*, Leiden, Brill, 1996, p. 299.

Cette relecture du rôle de l'État recoupe de nouvelles réflexions d'histoire globale²⁸ : comme dans d'autres pays, l'administration financière s'adapte aux nécessités du temps et aux évolutions de l'outil militaire²⁹. Dans le cas ottoman, la césure du déclin est comme effacée. Une jonction s'opère entre l'« âge classique » et l'« âge post-classique »³⁰. D'une part, l'Empire ottoman est gouverné par un « État militaro-fiscal » : la conquête de nouvelles terres est considérée comme le principal moyen d'assurer la production des richesses (impérialisme militaire) ; l'administration centrale vise constamment à maximiser les revenus publics pour des raisons autres qu'économiques (fiscalisme). D'autre part, la « pensée économique » ottomane détermine les actions entreprises, le souci prédominant d'assurer le bien-être de la communauté et la redistribution équitable des revenus³¹.

L'inspiration tirée des études impériales (*imperial studies*) conduit à une relecture complète de la période s'étirant du XVI^e au XVIII^e siècle et change par conséquent la manière de réfléchir au XIX^e siècle. Une nouvelle esquisse de périodisation s'impose dont voici les principales séquences : jusqu'au milieu du XVII^e siècle, les Ottomans prennent pleinement part à la construction et à la « territorialisation » des espaces méditerranéens³² ; ils mettent en œuvre une politique impériale inventive, pragmatique et souvent agressive, qui établit puis assure les fondements de leur puissance. Au XVIII^e siècle, c'est la montée des périls : le sultan est contraint de se battre simultanément sur plusieurs fronts, des décennies durant, contre les Impériaux, Venise et la Russie. Les autorités sont obligées de déployer des moyens considérables pour que les populations chassées par la guerre n'affluent pas vers des centres urbains saturés. Elles disposent heureusement de relais utilement mis à contribution, au premier rang desquels figurent les potentats locaux (*ayan*)³³. Ces grands notables se révèlent être des intermédiaires d'autant plus indispensables qu'ils cumulent toutes les activités d'importance : prêteurs, précepteurs d'impôt, fermiers fiscaux, propriétaires fonciers, possesseurs de biens, marchands ou intermédiaires commerciaux. À la fin du XVIII^e siècle, le sultan Selim III s'attaque à ce qui, depuis deux siècles, est le symbole précité du déclin, les janissaires. Il gouverne cependant aux côtés d'une génération qui ne parvient pas à se déprendre du poids de la « tradition » ottomane³⁴.

28. Patrick O'Brien and Bartolome Yun-Casalilla (eds), *The Rise of Fiscal States : A Global History, 1500-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

29. Rhoads Murphy, 'Continuity and Discontinuity in Ottoman Administrative Theory and Practice during the Late Seventeenth Century', *Poetics Today*, volume 14, n° 2, 1993, p. 419-443.

30. Darling, *Revenue...*, *op. cit.*, p. 16 ; Jane Hathaway, 'Problems...', *loc. cit.* ; Jane Hathaway, 'Rewriting...', *loc. cit.*

31. Halil İnalcık, *An Economic and Social History of the Ottoman Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, volume 1, p. 44-54.

32. Karen Barkey, *Empire...*, *op. cit.*, p. 245-252.

33. Bruce McGowan, 'The Age of the Ayans, 1699-1812', in Halil İnalcık and Donald Quataert (eds), *An Economic...*, *op. cit.*, p. 637-758, p. 637.

34. Cristoph Neumann, 'Political and Diplomatic Developments', in S. Faroqi (ed.), *The Cambridge...*, *op. cit.*, p. 44-62, p. 57, MTA.

Déposé, l'autocrate pionnier paie de sa vie le prix de la réforme avortée et l'échec de l'entrée dans la modernité contemporaine. Son règne qui débute en 1789 – la coïncidence est heureuse pour des spécialistes désireux de souligner l'impact de la Révolution française sur la diffusion d'idées et de références nouvelles dans l'Empire – rejoint l'histoire de l'ouverture à l'Occident. L'un dans l'autre, c'est presque tout le siècle qui est marqué par l'action de l'État. On est loin de l'histoire du déclin qui n'avait pas de mots assez durs pour décrire les affaiblissements et les effacements des autorités publiques.

La conséquence de ces jeux chronologiques et problématiques est double : d'un côté, le croisement d'un long XIX^e siècle (1789-1914) et d'un long XVIII^e siècle (1695-1808 pour les uns, 1699-1812 pour les autres) maintient le statut transitoire du règne de Selim III vers la modernité (au sens anglo-saxon), mais selon un découpage à la française ; de l'autre, la thèse de l'ancien régime vient donner une assise fiscale, mesurable, aux théories de la transformation et annonce la période inaugurale des réformes : les *Tanzimat*.

LE XIX^e SIÈCLE OU L'« ÂGE DES TRANSFORMATIONS »

Le paradigme du déclin décrivait la modernisation des institutions, initiée à partir de 1839, comme l'ultime sursaut de l'État avant son « effondrement » final en 1918-1922. Dans la pensée de la transformation, les institutions persistent en se pervertissant, jusqu'à ce qu'elles deviennent « problématiques »³⁵. L'exemple des janissaires est sans doute le plus emblématique. Ces soldats sont désignés dans de nombreuses chroniques comme l'institution problématique par excellence, contre laquelle tout ce qui est tenté échoue. Le remède est à l'image du mal, radical : en 1826, ils sont supprimés jusqu'au dernier. Cet « événement heureux » (*vaka-ı hayriye*) aux yeux des chroniqueurs en annonce d'autres : la même année, les premiers ministères sont créés (guerre, fondations pieuses). L'État entame sa modernisation. Or la démonétisation de la théorie du déclin grippe cet enchaînement, alors que parallèlement les théories de la modernisation/occidentalisation rattachées à l'étude du XIX^e siècle prennent du plomb dans l'aile³⁶. Si la modernisation ne naît pas sur fond de déclin des institutions et du pouvoir, c'est donc que tout se transforme.

35. Peter Berger and Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité* (trad. française), Paris, Armand Colin, 1996, p. 161.

36. Raymond Hinnebusch, 'Authoritarian Persistence, Democratization Theory and the Middle East: An Overview and Critique', *Democratization*, volume 13, n° 3, 2006, p. 373-395; Olivier Bouquet, 'Is it time to stop speaking about Ottoman modernisation?', in Marc Aymes, Élise Massicard and Benjamin Gourisse (eds), *Order and Compromise : Patterns of Government and Administration in Turkey and the Ottoman Empire*, Leiden, Brill, 2015, p. 45-67.

L'ère des Tanzimat (1839-1878)

Tanzimat. Cette expression désigne tout à la fois un édit impérial (Gülhane, 3 novembre 1839), une période (1839-1878) et un concept, à savoir la « modernisation » (*modernleşme*), associée à la notion de « réformes » (*ıslahat*)³⁷. Comme le résume Marc Aymes, *Tanzimat* = modernité + processus³⁸. Dans l'historiographie de l'après-Première Guerre mondiale, les trois éléments étaient étroitement liés – la période 1878-1922 (associée au pouvoir autoritaire du sultan Abdülhamid II (1876-1909), à la suspension de la Constitution et au panislamisme) servant de repoussoir à l'idéologie kémaliste de l'entre-deux-guerres. Mais dans le dernier quart du XX^e siècle, le troisième élément fut dissocié des deux autres : les *Tanzimat* restèrent la période par excellence des « réformes » (*ıslahat devri*), même si des historiens admirent que des procédures de changement (*usul-i cedid*, « nouveaux principes ») affectèrent d'autres époques. En aval, le règne d'Abdülhamid II fut intégré à l'histoire de la modernisation de l'État³⁹. En amont, les sultans Selim III et Mahmud II furent associés à la mise en œuvre de réformes « traditionnelles »⁴⁰. La poursuite d'une histoire politique du « gouvernement autocratique modernisateur »⁴¹ permet d'engager une triple réflexion : l'exploration d'objets propres au XIX^e siècle (représentation politique, émergence des nationalismes) – la thèse d'une « nation politique » constituée à partir de la fin du XVI^e siècle a peu convaincu les spécialistes⁴² ; l'intégration à une histoire de la mondialisation, de la révolution des transports, de l'industrialisation et de l'émergence d'un secteur bancaire – sans qu'un intérêt porté aux études classiques (Polanyi par exemple) ou aux nouvelles propositions d'histoire globale modifiât notablement les perspectives habituelles ; le bien-fondé des catégories d'analyse jusqu'ici employées.

Insistons sur ce dernier point. L'État ottoman a produit et laissé une quantité énorme de documents. Une majorité d'historiens considère que leur étude valide le haut degré d'activités réglementaires de l'administration. Ils y voient la preuve de l'effectivité des réformes. D'autres, moins nombreux, doutent que les « innombrables statuts, règlements, lois et arrêtés » aient été « traduits en actes ». Et s'il ne s'était agi que d'une « réforme de papier », sans

37. Roderic H. Davison, 'Tanzîmât', *Encyclopædia of Islam, 2nd Edition*, volume X, 2000, p. 201-209.

38. Marc Aymes, « Dissipation de l'État : l'Impensé des institutions ottomanes », *Journée Servir l'État en Turquie*, Paris, EHESS, 5 déc. 2008.

39. Stanford Shaw, 'Sultan Abdül-Hamid II: Last Man of the Tanzimat', in *Tanzimat'ın 150 Yıldönümü Uluslararası Sempozyumu (Bildiriler) 25-27 Aralık 1989*, Ankara, 1991, p. 179-197, p. 179.

40. Stanford Shaw, 'Some Aspects of the Aims and Achievements of the Nineteenth Century Ottoman Reformers', in R. Polk & R. L. Chambers (eds), *Beginnings of Modernization in the Middle East. The Nineteenth Century*, Chicago, 1968, p. 29-39, p. 30-31.

41. Baki Tezcan, *The Second...*, *op. cit.*, p. 193.

42. Baki Tezcan identifie une corporation militaire en lutte pour la reconnaissance de ses statuts contre l'absolutisme de la dynastie qui, par ses '*constitutional components*', offre des points de ressemblances avec le parlement anglais (*ibidem*, p. 5, p. 11, p. 30, p. 232).

traduction concrète en termes de politiques publiques⁴³ ? Éclairons cet écart par deux exemples qui marquent différemment l'ouverture des *Tanzimat*, le premier un tournant, le second une nouvelle ère.

1/ À la suite de traités signés entre l'Empire et plusieurs pays, entre 1838 et 1841, un système de libre-échange est instauré. Une partie des obstacles à l'importation et l'exportation est levée (notamment les taxes exceptionnelles, particulièrement élevées en temps de guerre). Le régime des capitulations est assoupli et assure aux Européens une grande liberté d'action : d'une part, les taux à l'importation sont fixés à 5 % et les taux à l'exportation à 12 % ; d'autre part, alors que les Ottomans continuent de payer des taxes intérieures à hauteur de 8 %, les marchands étrangers en sont exemptés. Il apparaît que ces mesures produisent d'importants effets. Pendant deux décennies, les termes de l'échange augmentent (le ratio de l'indice des prix des produits exportés par rapport à l'indice des prix des produits importés est positif). Le commerce extérieur quintuple entre 1830 et 1870 et fait plus que décupler entre 1840 et 1914. Entre 1840 et 1914, le niveau des exportations se multiplie par neuf, celui des importations par dix. La Grande-Bretagne en est la première bénéficiaire, représentant à elle-seule, au milieu du siècle, 40 % du commerce international dans le pays. Quant à l'Empire ottoman, il profite pleinement du boom économique du milieu du siècle pour développer son secteur industriel.

2/ Prenons à présent le rescrit impérial de *Gülhane*. Lu par le grand vizir le 3 novembre 1839, le texte est solennel, dense et précis. Il part du constat selon lequel l'Empire, depuis un siècle et demi, s'est continuellement appauvri. Il énonce les principes de l'action politique à venir qui permettront de restaurer la prospérité de l'État : appliquer la loi de l'islam afin d'assurer la sécurité de tous ; garantir les droits et les biens des sujets du sultan, quels que soient leur statut et leur confession religieuse. Puis il énumère les mesures à prendre : supprimer l'affermage et instaurer une administration fiscale centralisée ; établir un système de conscription ; instituer un nouveau code pénal pour supprimer les mesures arbitraires ; généraliser le système des salaires des fonctionnaires afin de réduire la corruption. Il charge enfin les nouveaux conseils et les autorités compétentes de mettre en œuvre ces dispositions. À en croire une littérature abondante, le décret aurait eu un impact considérable dans le champ politique et au-delà. Il dessinerait le cadre de trois processus initialement convergents et peu à peu indissociables : la modernisation des institutions, la sécularisation de l'idéologie politique, l'occidentalisation des références culturelles comme des usages sociaux. La notion de « réformes ottomanes » recouvre tout cela à la fois : le champ institutionnel d'une nouvelle catégorie d'élites, idéalement amenées à percevoir un traitement régulier

43. Marc Aymes, « La lettre saisit l'esprit. Histoire probatoire d'un programme de réforme », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, n° 45, avril 2010, p. 75-93, p. 77-78.

plus qu'à prélever des pots de vin, à se voir davantage comme fonctionnaires de l'État que serviteurs du sultan-calife, musulmans, juifs et chrétiens désireux de délaisser l'usage des langues classiques pour celui du français, la lecture des divans pour celle des codes de lois européens.

C'est, en somme, l'histoire de la « modernité » en marche. La difficulté est de constituer des indices de ce(s) changement(s), d'en donner ne serait-ce que des ordres de grandeur. Rien de plus ardu que de déterminer ainsi les degrés d'application du principe de reconnaissance des droits des non-musulmans définis par le rescrit de 1839⁴⁴. Le mieux est encore d'identifier ce qui n'a jamais eu lieu, une égalité affirmée lors de la loi de la nationalité de 1869 qui institue une même catégorie de sujets quelle que soit leur religion. Or les recherches établissent que celle-ci est loin d'être appliquée, en matière d'accès aux professions militaires notamment. Les historiens modernistes offrent alors une porte de sortie. Plutôt que de s'échiner à suivre les trajectoires d'une modernisation en devenir, ce d'autant qu'au bout du compte celle-ci est manquée, autant faire du XIX^e siècle un « âge des transformations »⁴⁵. Mais cette issue débouche sur deux questions particulièrement ardues : dans quelle durée s'inscrit cet âge ? Quels en sont les traits principaux ?

Rythmes et amplitude de la transformation

À la première question, les contemporanéistes donnent des réponses multiples. Prolongement de l'époque moderne, la transformation serait « continue » ou « graduelle » pour les uns, condensée à « l'âge des révolutions » (fin XVIII^e – début XX^e siècle)⁴⁶ pour les autres, ou encore ramenée à une seule année (1923, « la transformation de sujets ottomans en citoyens turcs »⁴⁷). À la seconde question, ils avancent des propositions plus convergentes. Infra-structurelle ou totale, la transformation « socioéconomique » (fin XVI^e-début XVII^e siècle) est jugée si « profonde » par certains qu'elle marquerait rien moins que le passage d'un empire patrimonial à un « second Empire ottoman »⁴⁸. Ils

44. *Idem*, p. 76.

45. Mahmoud Yazbak, 'Nablus, Nazareth and Haifa, Three Ottoman Towns in an Age of Transformation, 1840-1914', in *Essays on Ottoman Civilization. Proceedings of the XIIth Congress of the Comité International d'Études Pré-Ottomanes et Ottomanes*, Prague, 1996, p. 395-410 ; Marc Aymes, « Histoire du monde au XIX^e siècle », in Pierre Singaravélou (éd.), *Histoire du monde au XIX^e siècle*, Paris, Fayard (à paraître).

46. Donald Quataert, 'Ottoman History Writing and Changing. Attitudes Towards the Notion of "Decline"', *History Compass*, volume 1, 2003, p. 1-9, p. 4 ; Albert Hourani, 'How...', *loc. cit.*, p. 128 ; Şevket Pamuk, *A Monetary History of the Ottoman Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 20 ; Johann Büssow, *Hamidian Palestine. Politics and Society in the District of Jerusalem, 1872-1908*, Leiden, Brill, 2011, p. 436 ; Ali Yaycıoğlu, *Partners of the Empire. The Crisis of the Ottoman Order in the Age of Revolutions*, Stanford University Press, 2016.

47. Fatma M. Göçek, *The Transformation of Turkey : Redefining State and Society from the Ottoman Empire to the Modern Era*, New-York, I. B. Tauris, 2013, p. 244, note 12, MTA.

48. Şerif Mardin, *Religion and Social Change in Modern Turkey : The Case of Bediüzzaman Said Nursi*, New York, 1989, p. 27 ; Deniz T. Kulınoğlu, *Economics and Capitalism in the Ottoman Empire*, London, Routledge, 2015, p. 32 ; Baki Tezcan, *The Second...*, *op. cit.*, p. 10.

en soulignent l'amplitude et le caractère spectaculaire⁴⁹, en repèrent les lieux privilégiés, au premier rang desquels les villes, si transformées qu'elles en deviennent méconnaissables : « l'Istanbul du milieu du XIX^e siècle était chaotique, surpeuplée, pauvre en égouts, mal administrée, sans système efficace de transports. Un siècle plus tard, la ville était une métropole avec de larges avenues, une architecture moderniste d'après-guerre et des blocs urbains. Elle avait balayé une bonne part de son schéma de rues et altéré sa forme urbaine »⁵⁰. Comme si ces changements étaient le seul résultat de l'application des plans d'urbanisme – l'impact des incendies qui ravagèrent la capitale, tels ceux de 1876 ou de 1911, fut également considérable. Vitrines des « transformations de culture politique impériale »⁵¹, les villes s'avèrent des « laboratoires de la modernité » par excellence⁵². Mieux, l'urbanisation est lue comme un « indicateur fiable de transformation sociale »⁵³. Les transformations de la morphologie urbaine traduisent, accompagnent, voire préparent un changement de statut : un port devient moderne ; une ville devient capitale ; une capitale devient une autre capitale⁵⁴.

Cet unanimisme est lié à l'exercice du métier. En quête de preuves de modernisation, bien des dix-neuviémistes se sont plongés dans des sources en plus grand nombre, longtemps plus accessibles que celles dont disposaient les modernistes. Lorsqu'à leur tour ils se saisissent de la notion de transformation, ils ont sur leurs collègues un avantage : ils disposent de cartes et de plans, de données chiffrées plus précises. Rappelons que les premiers recensements individuels datent de 1829-1831 et les premiers résultats en partie fiables de 1881-1882, alors que les registres de recensement dits *tahrir*, si précieux aux quiniémistes et seiziémistes, cessèrent d'être tenus à partir du milieu du XVII^e siècle. Les dix-neuviémistes profitent aussi des ressources de la photographie, qui permet de donner la mesure des changements et de

49. Selon les auteurs, elle est « énorme », « immense », « dramatique », etc. Cf. Jens Hanssen, *Fin de siècle Beirut. The Making of an Ottoman Provincial Capital*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 9 ; Huri Islamoğlu, 'Modernities Compared : State Transformations and Constitutions of Property in the Qing and Ottoman Empires', in Huri Islamoğlu and Peter C. Perdue (eds), *Shared Histories of Modernity in China and the Ottoman Empire*, Leiden, 2001, p. 353-386, p. 385 ; Murat Gül, *The Emergence...*, op. cit., p. 1-4 ; Cem Emrence, 'Imperial...', loc. cit., p. 301 ; Thomas Kuehn, *Empire, Islam, and Politics of Difference. Ottoman Rule in Yemen, 1849-1919*, Leiden, Brill, 2012, p. 32 ; Dror Ze'evi and Ehud R. Toledano, 'Social Transformation and the State in the Middle East', in Dror Ze'evi & Ehud R. Toledano (eds), *Society, Law, and Culture in the Middle East. "Modernities" in the Making*, Walter de Gruyter, 2015, p. 1-14, p. 6 ; Fatma M. Göçek, *The Transformation*, op. cit., p. 26 ; Ayşe Ozil, 'Ali Yayıncıoğlu ile yeni kitabı üzerine söyleşi', *Toplumsal Tarih*, n° 270, 2016, p. 48-55, p. 48 ; Deniz T. Kılınçoğlu, *Economics...*, op. cit., p. 16 ; Şirine Hamadeh, 'Ottoman Expressions of Early Modernity and the "Inevitable" Question of Westernization', *The Journal of the Society of Architectural Historians*, volume 63, n° 1, 2004, p. 32-51, p. 45 ; Reşat Kasaba, *The Ottoman Empire and the World Economy : The Nineteenth Century*, Albany, 1988, p. 25.

50. Murat Gül, *The Emergence...*, op. cit., p. 1, MTA.

51. Carter V. Findley, 'The Tanzimat', in Reşat Kasaba (ed.), *The Cambridge History of Turkey*, volume IV, *Turkey in the Modern World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 11-37, p. 25 ; Christoph Neumann, 'Political...', loc. cit., p. 57 ; Olivier Bouquet, 'Is it time...', loc. cit.

52. Jens Hanssen, *Fin de siècle...*, op. cit., p. 226.

53. Kemal Karpat, 'The Transformation...', loc. cit., p. 274.

54. Jens Hanssen, *Fin de siècle...*, op. cit., p. 17.

décrire par exemple « l'explosion de la ville [Istanbul] au-delà de son centre historique »⁵⁵. Moral, le déclin se donnait à lire. Métaphysique et institutionnelle, la modernisation se donne à penser. Géographique et matérialisée, la transformation se donne à voir. Mais alors, si tout change, qu'est-ce qui change vraiment ?

ENJEUX ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE

La transformation affecte l'ordre ottoman dans son ensemble. Rien ne semble lui échapper. Plutôt que de lui prêter une définition propre ou de l'observer à travers des pratiques ciblées, la plupart des historiens la dotent d'appuis conceptuels plus ou moins élaborés. J'en signalerai quatre.

1/ La gestion pragmatique des dysfonctionnements⁵⁶. Si le vieil État ottoman continue d'exister, c'est qu'il s'adapte aux nécessités de son temps⁵⁷. Au XVIII^e siècle par exemple, l'extension du réseau fiscal des fermes à vie soutient le pouvoir traditionnel et pose les fondations de la politique centralisatrice du XIX^e siècle. Tout compte fait, l'ancien régime est un succès. Contrairement au cas français, les dynastes et les pouvoirs locaux parviennent à conserver le maximum de leurs prérogatives⁵⁸. L'État n'est qu'ensuite victime de sa politique de centralisation, après avoir exclu au début du XIX^e siècle la possibilité d'un partenariat avec des élites musulmanes provinciales⁵⁹.

2/ Le décloisonnement des catégories d'analyse sociopolitique⁶⁰. D'importantes distinctions étaient imposées par les sources et leurs règlements : les musulmans étaient différents des non-musulmans ; les *askeri* (serviteurs non astreints au paiement de l'impôt) étaient séparés des *reaya* (sujets contributables), du moins jusqu'au XVIII^e siècle ; les militaires distincts des oulémas. Ces partages continuent d'être pris en compte. Pourtant, les « frontières sociales » ne sont ni « rigides » ni « imperméables »⁶¹, et la société serait « moins séparée (*segregated*) que dans des temps anciens, féodaux »⁶². Soit. Le problème est que nulle étude de groupe ne permet de mesurer ces perméabilités (pas plus que leur inverse, du reste). À quel niveau s'établissent-elles ? On imagine les chatoiements de sociétés plurielles, jusqu'à ce que soient rappelées

55. Edhem Eldem, 'Istanbul : from Imperial to Peripheralized Capital', in Edhem Eldem, Daniel Goffman and Bruce Masters (eds), *The Ottoman City between East and West : Aleppo, Izmir, and Istanbul*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 135-206, p. 202, MTA.

56. Karen Barkey, *Bandits...*, *op. cit.*, p. X.

57. Ariel Salzmann, 'An Ancien...', *loc. cit.*, p. 394.

58. *Idem*, p. 411.

59. Cela dit, sauf erreur de ma part, aucun travail approfondi n'a à ce jour établi en quoi le démantèlement des relais provinciaux était le résultat d'une politique de « centralisation ». Je remercie M. Aymes de me l'avoir rappelé.

60. Betül Başaran, *Selim III, Social Control and Policing in Istanbul at the End of the Eighteenth Century. Between Crisis and Order*, Leiden, Brill, 2014, p. 8.

61. *Ibidem*.

62. Rifat Abou-el-Haj, 'Theorizing...', *loc. cit.*, p. 16, MTA.

la force des séparations entre quartiers et la rareté des alliances matrimoniales entre confessions. Dans cet « empire des différences », une politique impériale articule les identités et les appartenances. Il y est moins question de domination que d'intégration, de contrainte que de flexibilité, de marchandage que de norme imposée⁶³. Mais tout ce qui n'est pas flexible est alors laissé à une autre histoire : celle des violences, des conflits et des massacres. De même, le « contrôle social » exercé par l'État devient l'alter ego d'un *policy making* en perpétuelle négociation. À l'administration centrale, les « ajustements » de l'outil militaire⁶⁴. Aux périphéries, les dérèglements de la contestation et les débordements de la révolte.

3/ L'analyse des crises. Au regard du nombre de défaites, dépositions, révoltes, massacres, famines et épidémies que compte l'histoire ottomane, les thématiques à saisir ne manquent pas : des crises démographiques des XV^e-XVI^e siècles à la Question d'Orient (crise du Liban, crise arménienne...⁶⁵), en passant par la crise intellectuelle de la fin du XVI^e siècle⁶⁶ et la crise agraire et/ou écologique du XVII^e siècle (« siècle de la crise » par excellence, sur le modèle d'une historiographie européenne)⁶⁷. Jusqu'aux années 1980, chaque domaine de crise était vu comme le reflet d'une crise générale. Depuis lors, la crise apparaît comme le produit de domaines d'activités devenus dysfonctionnels, de la monnaie à l'exercice du pouvoir (crises politiques ou crises de succession⁶⁸). Le point commun de l'analyse consiste à éclairer les mécanismes d'un système d'ensemble dans lequel s'introduisaient des germes de troubles ou des dérèglements manifestes compromettant l'équilibre d'une forme politique fragile, autrement dit l'État⁶⁹.

4/ Le lexique de la « nouveauté ». C'en est fini de la théorie qui faisait dériver tout changement positif de la modernisation/occidentalisation. À rebours de la « bifurcation »⁷⁰ culturelle à partir de laquelle se prolongeaient deux tra-

63. Karen Barkey, *Empire...*, *op. cit.*, p. 22; Şevket Pamuk, 'Institutional...', *loc. cit.*, p. 228-229; Gabor Agoston, *Guns...*, *op. cit.*, p. 192.

64. Virginia H. Aksan, 'Locating the Ottomans Among Early Modern Empires', *Journal of Early Modern History*, volume 3, n° 2, 1999, p. 103-134, p. 115.

65. Selim Deringil, 'The Ottoman Response to the Egyptian Crisis of 1881-1882', *Middle Eastern Studies*, volume 24, 1988, p. 3-24; Selim Deringil, 'The Study of the Armenian Crisis of the late Ottoman Empire, or "Seizing the Document by the Throat"', *New Perspectives on Turkey*, volume 27, 2002, p. 35-59.

66. Cornell Fleischer, *Bureaucrat and Intellectual in the Ottoman Empire : The historian Mustafa Ali (1541-1600)*, Princeton, Princeton University Press, 1986, p. 235-307.

67. Linda Darling, 'The Ottoman Finance Department in a Century of Crisis', Ph. D. Diss, University of Chicago, 1990; Maria Todorova, 'Was There a Demographic Crisis in the Ottoman Empire in the Seventeenth Century?', *Études Balkaniques*, volume 2, 1988, p. 55-63; Oktay Özel, 'Population Changes in Ottoman Anatolia During the 16th and 17th Centuries : The "Demographic Crisis" Reconsidered', *IJMES*, volume 36, 2004, p. 183-205.

68. Leslie Peirce, *The Imperial Harem...*, *op. cit.*, p. 21, p. 83, p. 106; Nicolas Vatin et Gilles Veinstein, *Le sérail ébranlé. Essais sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans (XIV^e-XIX^e siècle)*, Paris, Fayard, 2003, p. 90-91, p. 170.

69. Leslie Peirce, *The Imperial...*, *op. cit.*, p. 154; Nicolas Vatin et Gilles Veinstein, *Le sérail...*, *op. cit.*, p. 79.

70. Niyazi Berkes, *The Development of Secularism in Turkey*, Montreal, Mc Gill University Press, 1964, p. 106.

jectoires divergentes (le progrès, la réaction), une pensée de la « nouveauté » « hybride » et de l'innovation, « progressive », dispose, en architecture comme en poésie, d'un vocabulaire et de cadres idéologiques qui ne sont pas le fruit d'une « soudaine inclinaison vers l'occidentalisation »⁷¹. Immeubles en pierre, chauffage au gaz, lecture de romans, diffusion des langues européennes ou nouvelles manières de table, les marqueurs d'un 'modernity package'⁷² ne manquent pas. Mais faut-il en faire des indicateurs d'une essence propre à l'« Occident » ? De même, le maintien en activité du *telos* associé à l'occidentalisation est articulé de manière logique à des courbes (« trajectoires de la transformation moderne »⁷³) et à des points d'arrivée (« vers la centralisation de l'État »⁷⁴). Mais il faudrait discuter davantage l'intention morale (*Gesinnung*) qui nourrit le projet de la réforme⁷⁵ : hier comme aujourd'hui, les « transformations des villes » sont encore l'expression du « désir d'adopter les idées occidentales »⁷⁶. Mais si un tel désir existe, de même que sa contestation, force est de rappeler que du désir ne naît pas nécessairement le changement, lequel se nourrit d'autre chose⁷⁷.

L'État, au cœur

L'État n'est plus aux commandes d'une « transformation sans équivoque vers une société 'plus moderne' »⁷⁸. Il faut à l'historien prendre en compte les « négociations », « réévaluations » et « ajustements » du couple État-société, examiner la société *per se*, lieu de « changement sociétal », et faire la part belle à de nouvelles fabriques sociales et identitaires⁷⁹. Ce programme déclaré n'est qu'en partie appliqué.

Toute réflexion continue de partir de l'État sinon y ramène. En études ottomanes, l'État n'a jamais eu besoin d'être de retour, tant il dominait la production. Depuis les années 1980, son importance a été plus encore soulignée. Il est le fil rouge de la transformation, l'opérateur principal de la plupart des situations impériales. Les problèmes qui se posent au milieu du XIX^e siècle se posaient au milieu du XVIII^e siècle : l'Empire fait trop la guerre, qui coûte cher ; il réduit ses territoires et ses ressources fiscales ; il

71. Shirine Hamadeh, 'Ottoman Expressions of Early Modernity and the "Inevitable" Question of Westernization', *The Journal of the Society of Architectural Historians*, volume 63, n° 1, 2004, p. 32-51, p. 33-34, p. 45, MTA.

72. Dror Ze'evi and Ehud R. Toledano, 'Social...', *loc. cit.*, p. 8.

73. Huri İslamoğlu, 'Modernities...', *loc. cit.*, p. 386. Sur l'usage de la notion de « trajectoire historique », cf. Cem Emrence, 'Imperial Paths, big Comparisons : The Late Ottoman Empire', *Journal of Global History*, volume 3, 2008, p. 289-311.

74. Karen Barkey, *Empire...*, *op. cit.*, p. 266.

75. Olivier Bouquet, 'Is it Time...', *loc. cit.*

76. Murat Gül, *The Emergence...*, *op. cit.*, p. 2. Pour une critique de cette *Gesinnung*, cf. Olivier Bouquet, 'Is it Time...', *loc. cit.*

77. Sur les débats autour de l'occidentalisation dans la société ottomane de la seconde moitié du XIX^e siècle, Erdal Kaynar, « Occidentalisation », in François Georgeon *et al.* [dir.], *Dictionnaire...*, *op. cit.*, p. 871-873.

78. Şerif Mardin, *Religion...*, *op. cit.*, p. 87, MTA.

79. Betül Beşaran, *Selim III...*, *op. cit.*, p. 7.

voit diminuer sa part dans le commerce international. Les problèmes sont les mêmes mais ne cessent de s'approfondir. Et les transformations engagées pour les résoudre restent insuffisantes et incomplètes⁸⁰. Figé par la tradition, le clientélisme et la corruption, l'État ne se modernisait pas assez. Pris par le jeu des impérialismes et les enjeux de la globalité, l'Empire ne se transforme pas assez, ou pas comme il le devrait.

On n'en est certes plus aux temps de la Question d'Orient qui, articulée à la politique des principales puissances européennes en Méditerranée orientale et dans les Balkans entre 1774 (traité de Küçük Kaynarca) et 1923 (traité de Lausanne), a longtemps envisagé « l'homme malade » au sein d'une arène géopolitique. Les évolutions des sociétés ottomanes sont désormais éclairées au prisme de facteurs mieux identifiés. Parmi eux, la raison fiscale, pierre d'achoppement du projet centralisateur : à la différence des administrations française ou britannique, l'État ottoman n'est pas parvenu à centraliser les fermes fiscales, entre autres raisons parce que les fermiers de l'impôt rechignaient à échanger leur pouvoir local contre une position de salarié au service du sultan. Leur maintien marque la victoire des notables sur une administration centrale qui ne dispose, comme autres marges de manœuvre, que du pouvoir de créer de nouvelles taxes et d'augmenter des sources de revenus déjà centralisées. Dans ce cas comme dans d'autres, tout se passe comme si l'intérêt porté au « paradigme de la formation de l'État » (nourri principalement de la lecture de T. Skocpol, J. A. Goldstone ou C. Tilly) devait aboutir à la conception d'une « thèse de [sa] transformation »⁸¹. Ainsi, quand il s'agit de mercenaires, de bandits ou de mineurs, il est question du contrôle ou de la perte de contrôle de l'État⁸². En vérité, rares sont les thèses d'histoire sociale, économique ou culturelle où il ne soit question de l'État impérial⁸³. On veut bien croire que la globalisation au XIX^e siècle produise « une vaste transformation sociale »⁸⁴, mais où et à quel degré se manifeste-t-elle ? Dès lors que rien de précis n'est dit de cette « société », la transformation en reste en effet au niveau du présupposé, alors que du côté de la « sphère culturelle » souvent évoquée, sauf erreur de ma part, les notions d'appropriation, de circularité ou de transfert culturel ne suscitent guère d'intérêt, si toutefois elles sont connues des spécialistes⁸⁵. Comme la *microstoria* avant elles, les *subaltern*

80. Albert Hourani, 'How...', *loc. cit.*, p. 128.

81. Karen Barkey, *Empire...*, *op. cit.*, p. 23 ; Linda Darling, *Revenue...*, *op. cit.*, p. 12, p. 301 ; Juan R. I. Cole, *Colonialism and Revolution in the Middle East. Social and Cultural Origins of Egypt's 'Urabî Movement*, Le Caire, The American University in Cairo Press, 1999, p. 3-22.

82. Donald Quataert, *Miners and the State in the Ottoman Empire. The Zonguldak Coalfield, 1822-1920*, New-York, Berghahn Books, 2006, p. 1 ; Karen Barkey, *Empire...*, *op. cit.*, p. 176 ; Huri Islamoğlu, 'Modernities...', *loc. cit.* ; Dror Ze'evi and Ehud R. Toledano, 'Social...', *loc. cit.*

83. Comme exemple de sociologie historique du XIX^e siècle : Cem Emrence, *Remapping the Ottoman Middle East: Modernity, Imperial Bureaucracy and the Islamic State*, London, I. B. Tauris, 2012.

84. Reşat Kasaba, *The Ottoman...*, *op. cit.*, p. 5.

85. L'utilité de ces perspectives est pourtant soulignée pour l'histoire de l'architecture ottomane

studies restent à la porte⁸⁶. Tout au plus, quelques historiens examinent-ils la légitimité de perspectives dites « *top-down* » ou, à l'inverse, « *bottom-up* »⁸⁷.

Le déclin avait ses janissaires, ses oulémas fils d'oulémas, ses pachas ventripotents et avachis. La modernisation avait ses hommes sortis de la caverne de Platon, agents de la rencontre entre l'Occident (voyageurs et diplomates) et l'Orient (réformateurs et minoritaires). On ne connaissait ces figures souvent que de loin, à travers les institutions qu'elles affaiblissaient dans le premier cas, revitalisaient dans le second. La modernisation impliquait un nombre restreint mais croissant d'acteurs : dans le schéma de B. Lewis, il s'agissait [de] « chrétiens ottomans et [de] quelques Turcs [qui] commencèrent à former dans la capitale une société nouvelle »⁸⁸ ; puis de nouvelles élites, de nouvelles professions. En comparaison, les populations marquées par les transformations sont certainement plus nombreuses⁸⁹. Mais elles forment des ensembles aux limites non identifiées : « une classe moyenne nationale séculière (*secular*) nouvellement florissante »⁹⁰. Des catégories socioprofessionnelles certes, mais vaguement chiffrées : « des milliers de marchands ambulants, propriétaires de magasins, petits banquiers, ainsi que les plus importants fermiers de l'impôt, marchands et banquiers »⁹¹. Bref, la transformation n'a pas encore trouvé ses hommes et ses femmes.

L'échec, encore

Elle suscite en revanche un nombre croissant de pétitions de principe. Certaines ne manquent pas de brio, comme cet extrait de la quatrième de couverture du livre récemment publié par Ali Yaycıoğlu :

« L'âge des révolutions n'était pas une transition linéaire de l'ordre ancien au nouveau, d'un État décentralisé à centralisé, d'institutions orientales à occidentales ou de pré-modernes à modernes. Au contraire, ce fut une période condensée de transformation qui comptait de nombreuses voies de passage, ainsi que des impasses, chacune offrant un riche répertoire de modalités de gouvernement à suivre, à réinterpréter, ou à finalement oublier »⁹².

au XVIII^e siècle (Shirine Hamadeh, 'Ottoman...', *loc. cit.*, p. 48-9 ; avec des références aux travaux de R. Chartier et de C. Ginzburg).

86. Vangelis Kechriotis, 'Postcolonial Criticism Meets Late Ottoman Studies', *Historein*, n° 13, 2013, p. 39-46.

87. Johann Büssow, *Hamidian Palestine...*, *op. cit.* ; Antonis Anastasopoulos (ed.), *Political Initiatives "From the Bottom Up" in the Ottoman Empire. Halcyon Days in Crete VII. A Symposium Held in Rethymno. 9-11 January 2009*, Herakleion, Crete University Press, 2012.

88. Bernard Lewis, *Islam...*, *op. cit.*, p. 63, MTA.

89. Palmira Brummett, 'Gender and Empire in Late Ottoman Istanbul : Caricature, Models of Empire, and the Case for Ottoman Exceptionalism', *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, volume 27, n° 2, 2007, p. 283-302, p. 285.

90. Fatma M. Göçek, *The Transformation...*, *op. cit.*, p. 26, MTA.

91. Reşat Kasaba, *The Ottoman...*, *op. cit.*, p. 85, MTA.

92. Ali Yaycıoğlu, *Partners...*, *op. cit.*, 4^e de couverture, MTA.

La transformation se révèle être une notion affranchie, synthétique et intégratrice. L'histoire est pensée hors de son acte final, selon l'enchaînement suivant : le XVII^e siècle est un siècle de crise et de transition. Le XVIII^e siècle devient le siècle des premières réformes. En revanche, le XIX^e siècle n'est plus l'antichambre de l'effondrement de l'Empire au XX^e siècle, le prélude à la formation de l'État-nation turc ou à l'avènement de la République en 1923⁹³. On fait comme si cela ne finissait pas, comme si la modernisation (incomplète) et l'occidentalisation (superficielle) étaient des processus à prendre en compte parmi d'autres (urbanisation, sécularisation, féminisation). Pourtant, la profession est encore traversée par une oscillation entre fascination pour la longue durée impériale et archéologie interprétative de l'échec⁹⁴. *'What went wrong?'* : de mauvaises réponses furent données par B. Lewis à une question qui continue sinon de se poser à tout le moins d'être posée⁹⁵.

En outre, l'historiographie ottomane danse autrement, mais elle suit encore un rythme à trois temps : « L'Empire ottoman s'est d'abord engagé dans le projet de la modernité à la fin du XVIII^e siècle. La transformation qui a suivi a fini par conduire à sa disparition. Les sujets impériaux de l'Empire ont connu la violence et les traumatismes »⁹⁶. Les débats étiologiques restent récurrents entre ceux qui considèrent que l'État du sultan a succombé sous le poids de ses dérèglements et de ses dysfonctionnements, ceux qui pensent qu'il n'a pas résisté à ses défaites militaires successives et ceux qui refusent de répondre à la question, au motif que la réflexion sur la disparition de l'Empire relève d'une approche téléologique⁹⁷. Dans la plupart des cas, un consensus se forme : la société politique impériale n'a pas trouvé les moyens d'intégrer et de résoudre des dualités croissantes observables dans l'exercice de la justice ou l'administration de la police⁹⁸. Un historien propose la chaîne interprétative suivante : « L'idéal d'une identité ottomane globale est entré en conflit avec

93. Yonca Köksal, 'The Application of the Tanzimat Reforms in Bulgaria : State Building in the Ottoman Empire (1839-1878)', electronic publication of Kokkalis Program, Harvard University, 1999.

<http://www.ksg.harvard.edu/kokkalis/GSW1/GSW1/11%20Koksal.pdf>; Rifat Abou-el-Haj, 'Theorizing...', *loc. cit.*, p. 8-11.

94. Sam White, *The Climate...*, *op. cit.*, p. 225; Giancarlo Casale, *The Ottoman Age of Exploration*, New-York, Oxford University Press, 2010, p. 6; Deniz T. Kılınçoğlu, *Economics...*, *op. cit.*, p. 1; Cem Emrence, 'Imperial...', *loc. cit.*, p. 289; Şevket Pamuk, 'Institutional Change...', *loc. cit.*; Şükrü Hanioglu, *A Brief...*, *op. cit.*, p. 203-211; Isa Blumi, *Rethinking the Late Ottoman Empire : A Comparative Social and Political History of Albania and Yemen, 1878-1918*, Istanbul, The Isis Press, 2003; *idem*, *Foundations of Modernity, Human Agency and the Imperial State*, New-York, Routledge, 2012; Erik Zürcher, 'The Ottoman Empire 1850-1922 – Unavoidable Failure?', *Leiden Project Working Papers Archive*, Department of Turkish Studies, Leiden University, 2004; Thomas Kuehn, *Empire...*, *op. cit.*, p. 205-218.

95. Linda Darling, *Revenue...*, *op. cit.*, p. 7.

96. Fatma M. Göçek, *The Transformation...*, *op. cit.*, p. 130, MTA.

97. Linda Darling, *Revenue...*, *op. cit.*, p. 7.

98. Avi Rubin, *Ottoman Nizamiye Courts : Law and Modernity*, London, Palgrave Macmillan, 2011; Omri Paz, 'The Policeman and State Policy : Police Accountability, Civilian Entitlements, and Ottoman Modernism, 1840-1860s', in Dror Ze'evi and Ehud R. Toledano (eds), *Society...*, *op. cit.*, p. 104-120.

l'autonomie croissante des communautés religieuses au sein de l'empire et la centralisation bureaucratique avec la fragmentation politique; l'idéal de participation s'est heurté au principe de la réforme par le haut; l'esprit conservateur qui a fait émerger la Majalla⁹⁹ est entré en contradiction avec l'effort progressiste d'imiter le code pénal français; les nouveaux tribunaux civils ont difficilement coexisté avec les tribunaux islamiques traditionnels, côte à côte une université moderne et de vieilles madrassas, une académie des sciences modernes avec les rassemblements des oulémas du passé¹⁰⁰. On pourrait poursuivre à l'envi la liste des oppositions : hégémonie bureaucratique centralisatrice / consultation à l'échelle des provinces et constitutionalisme; nationalisme jacobin / politique panislamique; fiscalisme / libre échangeisme. De ces multiples confrontations naîtrait une forme de polarisation, en partie résorbée par le temps de la guerre d'Indépendance (1919-1922) et la fondation de la République. L'expérience kémaliste conduit ensuite la Turquie à se chercher des modèles de développement officiellement distincts du passé impérial, mais de fait inscrits dans la continuité d'une pratique de la réforme étatique.

Sans doute faut-il se méfier des débats de chapelle, bien assez nombreux comme cela en histoire ottomane. Pourquoi, dès lors, ajouter un article de plus à la production existante, au risque de passer pour une sorte de juge arbitre des circulations paradigmatiques? Parce que, sans tenir à opposer aux réagencements d'un impérialisme culturel des formulations librement périphériques, on admettra qu'à peine formulée comme paradigme, la transformation trouve ses limites, aussi bien comme terme passe-partout, mot valise au fonctionnement interne au domaine ottomaniste, que comme principe axiologique d'un programme qui bien souvent finit en queue de poisson. Rattachée aux évolutions des siècles précédents, l'étude du XIX^e siècle ne s'est pas davantage singularisée comme période de l'histoire. Elle s'est ouverte à la longue durée, mais au risque de laisser à l'établi des outils d'analyse, certes imparfaits, mais néanmoins utiles. De fait, bien souvent, une fois franchies les « transitions » de la fin du XVIII^e siècle, encore marquée au coin de la toute-puissance de l'histoire des institutions, la transformation devient une modernisation qui ne dit pas son nom.

Enfin, l'examen de quelques relevés des transformations n'a qu'en partie confirmé l'hypothèse d'une substitution proposée en introduction. Il resterait à établir l'existence d'une homologie entre déclinisme et historiographie de la transformation. Pour l'heure, il apparaît qu'à l'instar des théories du déclin, le « transformationnisme » (si je puis oser l'expression) procède pareillement par hypostase, « réalité supérieure d'un principe de cohésion et

99. Code civil ottoman rédigé en 1868-1876.

100. Şükrü Hanioglu, *Late...*, *op. cit.*, p. 104-105, MTA.

d'intelligibilité»¹⁰¹. Mais, à la différence du traitement longtemps réservé à la modernisation – bien plus investie comme outil conceptuel par les spécialistes, il est vrai –, l'usage de la notion de transformation ne vise pas à individualiser un agent historique. En vérité, la transformation vaut pour ce qu'elle est. Étudiée en ses formes complexes et contradictoires, elle n'est ni une rétroprojection par rapport à une norme idéalisée (référence à l'âge d'or classique) ni le schéma directeur d'un *telos* à atteindre (l'occidentalisation par la modernisation). Là où le déclin et la modernisation marquent un double échec (imitation du passé impérial, imitation du présent occidental), la transformation n'a pas de modèle. En outre, elle n'est pas devenue à ce jour ce que le déclin ou la modernisation furent au XX^e siècle : une « tendance absolue »¹⁰², à vocation générale et pourtant liée à une tradition historique particulière. Mais nul n'est à l'abri de « la tentation de réifier une abstraction, de prêter à un mot qui vient sous la plume de l'historien le même rôle de cause qu'ont les choses et les hommes ; voire à considérer que cette cause abstraite n'est pas elle-même causée, qu'elle est impassible et qu'il ne peut rien lui arriver d'historique »¹⁰³. Au rythme où vont les choses, il y a de fortes chances pour que ceux qui se sont fait une réputation académique sur le dos des anciens maîtres de leurs propres maîtres, soient à leur tour contestés par les générations qu'ils formeront eux-mêmes. C'est ainsi : sous couvert d'appel au renouvellement paradigmatique, la pétition de principe reproduit les habitudes de la profession.

*Olivier Bouquet est professeur d'histoire moderne et contemporaine
à l'Université Paris 7 – Paris Diderot*

101. Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954, p. 160.

102. Ainsi Karl Popper différencie-t-il les « tendances qui, comme des lois, ne dépendent pas de conditions initiales, et qui nous emportent irrésistiblement selon une certaine direction, vers l'avenir » et les « prédictions scientifiques conditionnelles » (*Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, 1956, trad. de l'anglais, p. 127).

103. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971, p. 155.